

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Regard sur saint Nicolas de Flüe

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1981, tome 77, p. 222-227

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Regard sur saint Nicolas de Flüe*

Les cantons de Fribourg et Soleure ont fastueusement célébré le 500<sup>e</sup> anniversaire de leur entrée dans la Confédération. Ces fêtes ont remis en mémoire le rôle joué auprès de la Diète de Stans, le 22 décembre 1481, par l'ermite du Ranft. C'est pour nous une occasion de réfléchir non pas à l'importance politique de saint Nicolas de Flüe (on a déjà tant écrit à ce sujet) mais à quelques aspects du message spirituel que nous transmet, par-delà les siècles, le destin de cet homme si peu ordinaire.

## **Un saint quelque peu scandaleux**

« Les saints nous sont adressés par Dieu comme autant de paroles de chair », écrit Mgr Journet dans son livre sur saint Nicolas de Flüe. Certes, nous avons en Jésus-Christ la Parole elle-même faite chair, en qui le Père nous a tout dit. Les saints donc n'ajoutent rien à la révélation plénière de l'évangile : ils ne peuvent en être que l'illustration. Mais une illustration parfois très haute en couleur et qui, forçant l'attention et fixant le regard, permet au cœur de réentendre dans son éternelle nouveauté la parole dite une fois pour toutes en Jésus-Christ.

Ainsi, à travers l'existence de Nicolas de Flüe, ce sont des pages entières de l'évangile qui prennent vie sous nos yeux un peu effarés. Effarés par le caractère abrupt de cette aventure spirituelle et par « l'énergie presque sauvage », comme dit Mgr Journet, avec laquelle notre saint l'a menée. La manière dont Dieu s'adresse à nous par saint Nicolas a quelque chose de si vigoureux, on dirait presque de si

brutal, que les biographes du saint en manifestent parfois une certaine gêne et se croient tenus d'y chercher des justifications qui prennent des allures d'excuses.

On connaît les faits. A l'âge de 50 ans, Nicolas de Flue abandonne sa terre et tous ses biens, quitte sa femme et ses dix enfants (dont l'aîné a tout juste vingt ans et le plus jeune seulement quelques mois) pour se retirer dans la solitude du Ranft, où il passera les vingt dernières années d'une vie consacrée dès lors uniquement à la prière ; et durant tout ce temps, il ne prendra jamais plus aucune nourriture. On note qu'avant de partir il avait obtenu l'assentiment de ses plus grands enfants ; sa femme aussi avait donné le sien, mais un peu à contrecœur, semble-t-il.

Au simple rappel de ces données historiques, les souvenirs de l'évangile nous arrivent en foule : les paraboles du trésor dans le champ et de la perle unique, l'exhortation à chercher avant tout le Royaume de Dieu et sa justice, la nécessité de préférer le Christ à tous ses biens, à ses parents, sa femme et ses enfants, et même cette mystérieuse parole de Jésus quand ses disciples l'invitent à manger ce qu'ils sont allés lui acheter au village voisin : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas... ; ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. »

On découvre chez Nicolas comme une volonté, qui pourrait paraître un peu naïve mais est très réfléchie, de prendre l'évangile au pied de la lettre. Une telle attitude nous déconcerte ; elle provoque même notre méfiance dans la mesure où elle rend bien fades nos exégèses minimisantes, et surtout bien vaines nos tentatives de ménager la chèvre et le chou. On pourrait évoquer ici la cruelle ironie de Gide à l'égard de ces chrétiens « qui adorent Dieu sans oublier Mammon ». Nicolas pour sa part a si bien oublié les nourritures terrestres qu'il s'en est passé jusqu'aux limites du possible, et même au-delà.

L'essentiel de son message, pour les hommes de notre génération tout au moins, réside là, dans cette manière intransigeante et intraitable de privilégier l'unique nécessaire. L'outrance qu'elle peut apparemment comporter n'est en fait qu'une traduction vivante (parmi d'autres possibles) du caractère irréductible du Royaume. Il s'agit finalement d'un « signe » accordé par Dieu. Mais, comme c'est très souvent le cas pour

de tels signes exceptionnels, le succès n'en est pas automatiquement assuré, deux réactions opposées restant toujours possibles.

En effet, cette façon si vigoureuse et presque violente dont Dieu s'adresse à nous à travers le saint du Ranft est évidemment destinée en soi à bouculer notre somnolente médiocrité. Mais cette parole si forte, nous pouvons également, sous le prétexte du scandale que nous prétendons y voir, la récuser en la déclarant tellement hors du commun qu'elle ne saurait nous concerner. Une telle ambiguïté est d'ailleurs dans la nature même des signes envoyés par Dieu : que l'on pense seulement aux réactions provoquées par les miracles et la personne de Jésus.

### **La faim de Dieu**

Certes, le but importe plus que les moyens, et la rencontre effective de Dieu plus que le chemin par où on choisit d'y arriver. Mais Nicolas de Flue n'est-il pas justement là pour rappeler une évidence dont les hommes de notre temps, comme ceux de tous les temps, aimeraient bien se passer, à savoir que la quête de Dieu, pour n'être pas une tartuferie, exige une attitude intérieure qui elle-même impose un itinéraire obligé ? Tous les chemins, peut-être, mènent à Rome ; tous indifféremment ne mènent pas à Dieu.

C'est pourquoi Nicolas de Flue témoigne avant tout d'une certaine faim et soif de Dieu. Le peu de renseignements que nous possédons sur son enfance et sa jeunesse nous apprennent que ce désir l'avait toujours habité et n'avait fait que croître au fil des années. En même temps, nous disent les premières notations consignées dans le Kirchenbuch de Sachseln dès 1488 (c'est-à-dire un an après la mort du saint), en même temps que sa faim de Dieu avait grandi son besoin de solitude et de prière, et déjà cette pratique de jeûnes si sévères qu'ils inquiétaient ses parents.

On a dès lors l'impression que le refus des nourritures habituelles n'est que l'aspect négatif sous lequel se manifeste la faim de Dieu ; et le jeûne total et définitif qu'il s'imposera plus tard, n'a vraisemblablement pas d'autre signification, que de témoigner à quel point il n'est plus tenaillé que par l'unique besoin de se nourrir de Dieu.

il ne sert à rien de reprendre ici les discussions concernant l'authenticité historique de ce jeûne absolu : on en trouve les éléments dans toutes les bonnes biographies du saint. Plus utile peut-être serait de remarquer que le lien qu'on a coutume de mettre entre ce jeûne si extraordinaire et la communion eucharistique n'est pas si étroit qu'on l'a dit plus tard : l'insistance mise sur cette relation ne vient ni de Nicolas lui-même ni de ses contemporains.

On sait d'ailleurs que le saint n'aimait pas du tout qu'on lui parle de son abstinence totale de nourriture ; et même, lorsque des curieux l'interrogeaient à ce propos, il faisait généralement des réponses si évasives que certains historiens les ont faussement interprétées comme des désaveux. Mais si Nicolas n'a jamais laissé douter de la réalité de son jeûne, il n'a jamais dit non plus que l'Eucharistie suffisait à le sustenter. On sait d'ailleurs qu'il ne communiait qu'aux grandes fêtes, comme le voulait la coutume de son temps ; ce n'est que dans les toutes dernières années de sa vie qu'il reçut l'Eucharistie à un rythme plus fréquent, environ une fois par mois.

Même si Nicolas a confié un jour à son confesseur qu'à la messe, lorsqu'il voyait le prêtre communier, il en éprouvait un tel réconfort qu'il pouvait rester sans boire ni manger, son jeûne n'a pas d'abord une origine ou une signification eucharistiques. La relation existe bel et bien, mais dans un sens plus large : le jeûne de Nicolas est un « signe » témoignant que Dieu, donné en Jésus-Christ, est la seule vraie nourriture de l'homme. Si l'on veut se référer au chapitre 6 de l'évangile de saint Jean, c'est l'ensemble du chapitre qu'il faut prendre en considération et non les seuls versets proprement eucharistiques.

## **Le renoncement**

Au-delà de cette portée que l'on peut dire symbolique, le jeûne de Nicolas comporte un enseignement plus humble mais non moins important. Il invite à comprendre qu'un cœur gavé de nourritures terrestres, de quelque nature qu'elles soient, a trop de pesanteur pour avancer sur les chemins qui mènent à Dieu : le pèlerin de l'absolu ne peut pas s'attabler à toutes les auberges qu'il rencontre le long de sa route.

On nous dit que Nicolas de Flue était très maigre. Nous le croyons volontiers. On voit mal d'ailleurs comment il aurait fait pour être gras. Il y a de même une obésité spirituelle, une sorte de mauvaise graisse de l'âme qui fait coller à la terre. Leçon précieuse pour nous tous, Occidentaux de cette fin du deuxième millénaire, qui risquons toujours de nous engluier dans nos pauvres confort matériels.

## **Gandhi**

On ne peut guère ici ne pas évoquer la figure d'un autre grand témoin, presque notre contemporain, le Mahatma Gandhi. Il a beaucoup de traits communs avec le saint ermite du Ranft. En plus d'un rôle politique qui n'est pas dans notre propos, on trouve chez Gandhi même besoin vital de silence et de prière, même pratique d'une chasteté absolue, même exercice de jeûnes extraordinaires. Le lecteur pourrait ici se reporter au beau portrait spirituel du Mahatma qu'a tracé dans cette revue le chanoine J.-B. Simon-Vermot (*Echos de Saint-Maurice*, décembre 1977). A l'intention de ceux qui ne pourraient relire ces pages, voici quelques rappels sommaires sous forme de citations des œuvres de Gandhi.

— A propos de la prière :

*« Elle m'a sauvé la vie. Sans elle, je serais resté longtemps privé de la foi. Elle m'a sauvé du désespoir. Avec le temps, ma foi s'est accrue, et le besoin de prier s'est fait plus irrésistible. »*

— A propos du renoncement à tous les plaisirs physiques de la sexualité :

*« Je considère qu'une existence absolument chaste en pensée, en parole et en action est tout à fait indispensable pour atteindre à la perfection. » (C'est à l'âge de 37 ans qu'il a décidé de garder, par vœu, la continence intégrale, tout en continuant de vivre avec sa femme.)*

— A propos des jeûnes absolus prolongés sur plusieurs semaines :

*« Mon jeûne est affaire entre Dieu et moi. » « Me sentant impuissant, j'ai mis ma tête sur les genoux de Dieu : c'est le sens profond de mon jeûne. » « Ces jeûnes ne sont supportables que parce qu'ils sont imposés par une plus haute puissance. »*

On excusera cette apparente digression. Le rapprochement entre ces deux grands ascètes, bien que rapide et nécessairement superficiel, ne semble pas sans intérêt. On souhaiterait même que quelqu'un de plus compétent pousse un jour la comparaison de façon plus profonde et plus large. Il ne s'agissait, dans le cas présent, que de montrer en quelques lignes comment, étrangers par le temps, l'espace et la culture, l'ermite du Ranft et le Mahatma de l'Inde semblent avoir obéi, dans leur quête de Dieu, aux mêmes nécessités intérieures.

Joseph Vogel